

CORRECTION

Deux extraits des romans ci-contre se sont mélangés.

Tu vas devoir reconstituer chacun d'eux.

Attention, ce n'est pas un texte puzzle : le changement peut se produire au milieu de la ligne ! Je te conseille de lire la totalité puis de mettre des petits repères quand tu penses qu'il y a un changement.

Lorsque tu les auras reconstitués, colorie l'extrait de « Jefferson » en jaune.



Le père désigna la forêt. Le garçon regarda son père pendant un long moment. De l'eau coulait encore de ses yeux. Puis il s'essuya le visage avec le col de son tee-shirt et hocha la tête. La voiture, venant de la ville, déboucha à plus de 120 kilomètres heure. Jefferson eut le temps de distinguer deux personnes à bord. Le chauffeur était un grand humain très maigre et à la tête rasée. Il plongea la main dans la poche de son jean et en sortit un vieux soldat en plastique, le jouet préféré du renard.

Le renard se tint prêt. Ce jeu familial consistait à jeter le petit soldat pour que le renard le retrouve, une prouesse qui semblait toujours émerveiller son garçon. Il semblait s'être plié dans l'habitacle pour parvenir à y caser sa longue carcasse. Le passager, un humain aussi, bien plus massif, était coiffé d'un bonnet et avait le coude à la portière.

Ensuite, le renard attendait avec le jouet dans sa gueule jusqu'à ce que son garçon le rejoigne et reprenne le soldat pour le lancer à nouveau. Le chauffeur écrasa la pédale de frein et fit hurler les pneus sur le macadam. Jefferson poussa un terrible couinement, se jeta en arrière et tomba à la renverse dans le fossé.

En effet, le garçon leva le soldat en plastique et le jeta dans la forêt. Le soulagement du renard le rendit imprudent. Il fonça entre les arbres sans regarder derrière lui. S'il l'avait fait, il aurait vu le garçon s'écarter de son père et croiser les bras par-dessus son visage, et il serait revenu. Quel que soit ce dont son garçon avait besoin, protection, distraction, affection, il le lui aurait procuré.

Le quatre-quatre fit une embardée et le passager aboya par la vitre ouverte quelque chose qui commençait par « espèce de », continuait par « hérisson » et se terminait par... un qualificatif impossible à rapporter ici.

- Toi-même ! répliqua Jefferson dans sa barbe.

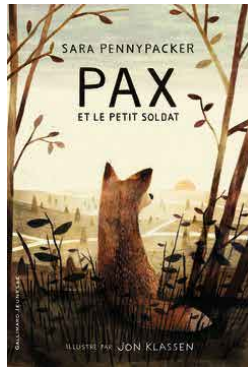
Mais il partit chercher le jouet. Le retrouver fut un peu plus difficile que d'habitude, car il y avait tant d'autres odeurs fraîches dans la forêt. Mais un peu seulement : après tout, le jouet portait aussi l'odeur de son garçon. Il regarda le véhicule accélérer et disparaître. Il se releva, arrangea ses vêtements, considéra ses fesses trempées et se demanda s'il ne ferait pas mieux de rentrer chez lui pour se changer. Après un temps d'hésitation, il décida qu'il avait la flemme de revenir sur ses pas. Et c'était une trace qu'il aurait pu suivre n'importe où.

Le petit soldat était étendu sur le ventre près de la racine noueuse d'un noyer cendré, comme s'il s'était laissé tomber par terre de désespoir. Son fusil, qu'il pressait infatigablement contre son visage, était enfoncé jusqu'à la garde dans l'humus. Ça séchera sur la bête ! se dit-il. Et il passerait à la bibliothèque en premier. Ainsi, il pourrait se présenter sec devant Carole, qu'elle n'aille pas penser... je ne sais quoi. Tout à ses réflexions, il nota avec déplaisir que les battements de son cœur tardaient à ralentir. L'incident l'avait bien secoué. À quelques centimètres près, c'était good-bye hérisson !

Le renard dégagea le jouet, le prit entre ses dents, et se dressa sur ses pattes de derrière pour que son garçon le retrouve. Ainsi allait la vie : on se sent léger, joyeux, insouciant et en cinq secondes, tout bascule. Le bonheur est bien fragile, pensa-t-il, et il s'efforça de penser à autre chose.

Dans la forêt silencieuse, les seuls mouvements étaient ceux des rayons de soleil qui scintillaient comme du vert émeraude à travers les frondaisons. Il se dressa plus haut. Aucun signe de son garçon. Arrivé en ville, il n'était pas loin d'avoir retrouvé son entrain et c'est en sifflotant qu'il remonta la rue principale avant de bifurquer sur la gauche à la fontaine.

Un frisson d'inquiétude parcourut la colonne vertébrale du renard. Il lâcha le jouet et glapit. Il n'y eut aucune réponse. À la bibliothèque municipale, tout le monde le connaissait bien et le personnel lui adressa plusieurs joyeux : « Bonjour Jefferson ! » Il jappa encore ; une fois de plus, seul le silence lui répondit. Si c'était là un nouveau jeu, il ne lui plaisait pas.



Le père désigna la forêt. Le garçon regarda son père pendant un long moment. De l'eau coulait encore de ses yeux. Puis il s'essuya le visage avec le col de son tee-shirt et hocha la tête. Il plongea la main dans la poche de son jean et en sortit un vieux soldat en plastique, le jouet préféré du renard.

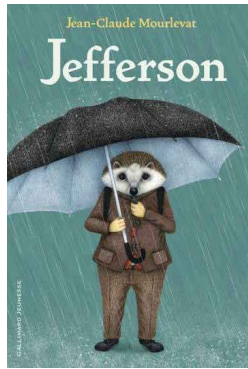
Le renard se tint prêt. Ce jeu familial consistait à jeter le petit soldat pour que le renard le retrouve, une prouesse qui semblait toujours émerveiller son garçon. Ensuite, le renard attendait avec le jouet dans sa gueule jusqu'à ce que son garçon le rejoigne et reprenne le soldat pour le lancer à nouveau.

En effet, le garçon leva le soldat en plastique et le jeta dans la forêt. Le soulagement du renard le rendit imprudent. Il fonça entre les arbres sans regarder derrière lui. S'il l'avait fait, il aurait vu le garçon s'écarter de son père et croiser les bras par-dessus son visage, et il serait revenu. Quel que soit ce dont son garçon avait besoin, protection, distraction, affection, il le lui aurait procuré.

Mais il partit chercher le jouet. Le retrouver fut un peu plus difficile que d'habitude, car il y avait tant d'autres odeurs fraîches dans la forêt. Mais un peu seulement : après tout, le jouet portait aussi l'odeur de son garçon. Et c'était une trace qu'il aurait pu suivre n'importe où.

Le petit soldat était étendu sur le ventre près de la racine noueuse d'un noyer cendré, comme s'il s'était laissé tomber par terre de désespoir. Son fusil, qu'il pressait infatigablement contre son visage, était enfoncé jusqu'à la garde dans l'humus. Le renard dégagea le jouet, le prit entre ses dents, et se dressa sur ses pattes de derrière pour que son garçon le retrouve.

Dans la forêt silencieuse, les seuls mouvements étaient ceux des rayons de soleil qui scintillaient comme du vert émeraude à travers les frondaisons. Il se dressa plus haut. Aucun signe de son garçon. Un frisson d'inquiétude parcourut la colonne vertébrale du renard. Il lâcha le jouet et glapit. Il n'y eut aucune réponse. Il jappa encore ; une fois de plus, seul le silence lui répondit. Si c'était là un nouveau jeu, il ne lui plaisait pas.



La voiture, venant de la ville, déboucha à plus de 120 kilomètres heure. Jefferson eut le temps de distinguer deux personnes à bord. Le chauffeur était un grand humain très maigre et à la tête rasée. Il semblait s'être plié dans l'habitacle pour parvenir à y caser sa longue carcasse. Le passager, un humain aussi, bien plus massif, était coiffé d'un bonnet et avait le coude à la portière. Le chauffeur écrasa la pédale de frein et fit hurler les pneus sur le macadam. Jefferson poussa un terrible couinement, se jeta en arrière et tomba à la renverse dans le fossé. Le quatre-quatre fit une embardée et le passager aboya par la vitre ouverte quelque chose qui commençait par « espèce de », continuait par « hérisson » et se terminait par... un qualificatif impossible à rapporter ici.

- Toi-même ! répliqua Jefferson dans sa barbe.

Il regarda le véhicule accélérer et disparaître. Il se releva, arrangea ses vêtements, considéra ses fesses trempées et se demanda s'il ne ferait pas mieux de rentrer chez lui pour se changer. Après un temps d'hésitation, il décida qu'il avait la flemme de revenir sur ses pas. Ça séchera sur la bête ! se dit-il. Et il passerait à la bibliothèque en premier. Ainsi, il pourrait se présenter sec devant Carole, qu'elle n'aille pas penser... je ne sais quoi. Tout à ses réflexions, il nota avec déplaisir que les battements de son cœur tardaient à ralentir. L'incident l'avait bien secoué. À quelques centi-mètres près, c'était good-bye hérisson ! Ainsi allait la vie : on se sent léger, joyeux, insouciant et en cinq secondes, tout bascule. Le bonheur est bien fragile, pensa-t-il, et il s'efforça de penser à autre chose.

Arrivé en ville, il n'était pas loin d'avoir retrouvé son entrain et c'est en sifflotant qu'il remonta la rue principale avant de bifurquer sur la gauche à la fontaine. À la bibliothèque municipale, tout le monde le connaissait bien et le personnel lui adressa plu-sieurs joyeux : « Bonjour Jefferson ! »